



CULTURE

Clouzot, art et névrose

RÉTROSPECTIVE Le sulfureux cinéaste des « Diaboliques » et du « Salaire de la peur » revient à la Cinémathèque et dans les salles.

D **MARIE-NOËLLE TRANCHANT**
mntranchant@lefigaro.fr

rôle d'oiseau que le réalisateur du *Corbeau*. Le plumage est sombre et brillant, le ramage sec, caustique. Henri-Georges Clouzot a marqué le cinéma français des années 1940 à 1960 d'une touche d'intensité et de cruauté qui n'appartient qu'à lui. À l'occasion du double anniversaire de sa naissance (en 1907) et de sa mort (en 1977), la Cinémathèque française lui consacre une exposition et une rétrospective (plusieurs de ses films ressortent dans les salles, TF1 édite un coffret DVD avec de nombreux bonus).

De quoi plonger dans un univers névrotique tenu serré par une extrême exigence formelle. Henri-Georges Clouzot ne pensait pas d'abord au cinéma. La peinture, la littérature, la musique ont composé la vaste culture de ce fils d'un couple de libraires de Niort, traumatisé dans l'enfance par le divorce de ses parents et leurs âpres discussions d'argent. Un oncle conservateur au Musée Galliera lui donne le goût de la recherche plastique, il tâte de la diplomatie, du journalisme, de l'opérette et de l'écriture de scénarios qui l'amènera vers le film noir. Genre où il fait ses débuts de metteur en scène, sous l'Occupation, avec *L'assassin habite au 21*, en 1941, et surtout *Le Corbeau*, en 1943. Cette «histoire d'une

psychose collective», selon son expression, tout un village pris dans la passion délatrice, fait scandale et lui vaudra une interdiction de tourner à la Libération. Il reviendra en 1951 avec *Quai des Orfèvres*, brillant et très humain, suivi de son film le plus américain par sa maîtrise de la tension et de l'action, *Le Salaire de la peur* (1953). *Les Diaboliques*, deux ans plus tard, ne fait rien pour alléger l'atmosphère.

« Des personnages ni noirs ni blancs »

Pourtant, Clouzot s'étonnait presque qu'on voie tant de noirceur dans son œuvre. « *Je ne trouve pas mes films pessimistes*, a-t-il dit. *Les personnages ne sont ni noirs ni blancs.* » Ce qu'il traduisait à l'écran par le balancement de la lampe qui fait tour à tour de l'ombre et de la lumière sur les visages, dans une scène célèbre du *Corbeau*. Et par le regard impersonnel de la caméra (celui de la Mort?), qui met tout le monde dans le même sac, y compris le spectateur. Ce qui le passionne, c'est de donner aux pulsions morbides, aux obsessions, aux fantasmes, aux angoisses leur forme plastique la plus moderne, qu'il cherche du côté de l'art. *Le Mystère Picasso*, en 1956, reste un film unique sur le geste créateur de l'artiste – et sans perversité.

Il ira plus loin dans sa double quête, esthétique et psychologique, avec le projet de *L'Enfer*, dont il ne reste que les



essais. Il voulait mettre en scène les délires de la jalousie dans « *un film totalement subjectif qui permettait des quantités d'expériences, visuelles et sonores* ». Ce perfectionniste maniaque, angoissé, tyrannique avait la réputation de faire régner sur ses plateaux une tension terrifiante. « *La caméra a un œil d'une acuité terrible et si l'angoisse est une fausse angoisse, les spectateurs ne sont pas pris* », expliquait-il, peut-être avec ironie... Brigitte Bardot s'est écharpée avec lui sur le tournage de *La Vérité*. Suzy Delair

et Véra Clouzot ont été ses victimes. Maître de la dramaturgie visuelle, d'une précision suraiguë dans le découpage, le cadrage, le montage, il suivait ses obsessions pour le meilleur et le pire. ■

« *Le Mystère Clouzot* » à la Cinémathèque (Paris XII^e), intégrale et exposition à partir du 8 novembre.

www.cinemathequefrancaise.fr

Reprise intégrale de l'œuvre de Clouzot en version restaurée 4K.

Coffret DVD Henri-Georges Clouzot (TF1 Studio).



*Le **Salaire de la peur**, avec Charles Vanel et Yves Montand, a reçu le grand prix du jury au Festival de Cannes, en 1953. TFI STUDIO / LUCIENNE CHEVERT*